

VENTROSOPHOBIE Craindre les personnes ventru

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

De l'adjectif **ventru** qui signifie « **qui a un ventre gros, proéminent ou fortement développé** ». Il s'emploie principalement pour une personne ou un animal, mais aussi, par extension, pour une chose qui présente une **forme bombée ou renflée**.

En latin - Les principaux équivalents sont :

- **ventrosus, -a, -um** : « qui a un gros ventre, ventru, pansu ». C'est le correspondant le plus direct.
- **obesus, -a, -um** : « gros, gras, corpulent », avec une idée plus générale d'embonpoint.
- **turgidus, -a, -um** : « gonflé, bombé, renflé », notamment pour une chose.
- **praepinguis, -e** : « très gras, très corpulent ».

Pour **ventru** au sens propre, le meilleur équivalent est **ventrosus**.

Exemple : **homo ventrosus** → « un homme ventru ».

En grec ancien On peut employer :

- **γαστρώδης, -ες (gastrōdēs)** : « qui a un gros ventre, ventru, abdominal ». C'est un terme formé sur **γαστήρ (gastēr)**, « ventre, estomac ».
- **παχύς, -εῖα, -ύ (pakhús)** : « gros, épais, gras », lorsque *ventru* renvoie plus généralement à la corpulence.
- **γαστροειδής, -ές (gastroeidēs)** : « qui a la forme d'un ventre / ventral », plutôt descriptif pour une forme.

γαστρώδης est le choix le plus proche de **ventru**.

Étymologie française : **Ventru** est dérivé de **ventre**, avec le suffixe **-u**, qui indique ici une caractéristique physique : littéralement « **qui a du ventre** ».

Le latin **venter, ventris**, « ventre », est apparenté à cette famille lexicale.

Le grec ancien **γαστήρ, γαστρός** signifie également « ventre, estomac » et se retrouve dans de nombreux termes savants modernes : *gastrique, gastronomie, gastéropode*, etc.

Français	Latin	Grec ancien
ventru	ventrosus	γαστρώδης
ventre	<i>venter, ventris</i>	γαστήρ, γαστρός
gros / gras	<i>obesus, pinguis</i>	παχύς
bombé / gonflé	<i>turgidus</i>	διογκωμένος

Le VENTROSOPHOBE

Précision d'interprétation : la prémisses est normative (« craindre ») ; je la traite comme une question d'anthropologie historique des représentations, la ventrosité comme *topos* de la défiance, et non comme une thèse sur les individus réels.

Le ventre comme organe de la puissance prédatrice

Dans les communes italiennes médiévales, l'opposition *popolo grasso* / *popolo minuto* inscrit l'embonpoint dans un lexique de l'accaparement : le ventru est celui qui a capté la subsistance commune. La caricature politique du XIX^e siècle (Daumier, puis l'iconographie socialiste et antisémite du capitaliste bedonnant) hérite de ce schème et fait du ventre l'index visible d'une extraction. La crainte porte alors moins sur le corps que sur la position de pouvoir qu'il signale.

Le registre théologico-moral

La formule paulinienne (Ph 3, 19) sur ceux dont « le dieu est le ventre » fonde une tradition où la *gula* est un vice de l'incontinence, donc de la non-maîtrise de soi. Le ventre devient le signe d'une âme gouvernée par l'appétit, et par extension d'une volonté peu fiable, prête à tout pour se satisfaire.

Le grotesque et l'excès

Chez Bakhtine, le corps rabelaisien, ouvert, proéminent, orienté vers le « bas matériel », est un principe de subversion carnavalesque. Ce qui effraie dans le ventru relève alors de l'ambivalence : il incarne un excès débordant les frontières du corps clos, policé, propre au processus de civilisation (Elias). La gidouille d'Ubu radicalise le schème : le ventre y est l'organe d'une tyrannie pulsionnelle, sans surmoi.

La labilité culturelle de la crainte

Ce qui interdit de naturaliser ce motif, c'est son inversion. Chez Shakespeare (*Julius Caesar*, I, 2), César déclare redouter Cassius précisément parce qu'il est maigre, « pense trop » et ne se laisse pas apaiser : il veut autour de lui des hommes gras, dormant la nuit. L'embonpoint y signifie la placidité, donc la loyauté ; c'est la maigreur qui est dangereuse. Vigarello a montré que la valence de la corpulence s'est renversée entre l'Ancien Régime, où elle attestait l'aisance et l'autorité, et la modernité hygiéniste et méritocratique, où elle devient stigmat moral et sanitaire.

Prolongement sociologique

Chez Bourdieu, les dispositions corporelles sont des marqueurs de classe : la défiance envers le ventre a partie liée avec la distinction, la bourgeoisie moderne ayant fait de la minceur une preuve d'ascèse et de self-control. La stigmatisation contemporaine (grossophobie) prolonge ce dispositif en médicalisant un jugement moral plus ancien.

SI ON VISE PLUTÔT LA GROSSOPHOBIE CONTEMPORAINE ANALYSE UNIVERSITAIRE DE LA GROSSOPHOBIE CONTEMPORAINE

La grossophobie ne relève pas d'une peur au sens strict : c'est un dispositif de stigmatisation au sens de Goffman, que Link et Phelan décomposent en étiquetage, stéréotypage, séparation, perte de statut et discrimination, conditionné par un rapport de pouvoir. La question devient : quelles rationalités convergent pour rendre ce stigmate socialement productif ?

La contrôlabilité imputée

La théorie de l'attribution (Weiner) et les travaux de Crandall sur les attitudes anti-gros montrent que la stigmatisation s'intensifie lorsque la condition est perçue comme volontaire. La corpulence est lue comme le résultat visible d'un défaut de volonté, alors que l'étiologie de l'obésité est multifactorielle (déterminants génétiques, endocriniens, socio-économiques, iatrogéniques). Cette attribution de responsabilité individuelle est solidaire de la croyance en un monde juste : le corps gros est un contre-exemple gênant à l'idée que le mérite se lit dans les corps.

Le healthisme et la biopolitique

Crawford (1980) nomme *healthism* la moralisation de la santé comme devoir individuel ; chez Foucault, cela relève d'un biopouvoir qui gouverne les populations par des normes de vie. Le paradigme de l'« épidémie d'obésité », appuyé sur l'IMC quetelétien, statistique de population indûment converti en critère diagnostique individuel, transforme une variable épidémiologique en injonction morale. La crainte du corps gros se déguise alors en sollicitude sanitaire, ce qui la rend difficilement contestable. Les études sur le *weight stigma* (Puhl et Heuer, Tomiyama) établissent pourtant que la stigmatisation est elle-même délétère : stress chronique, évitement des soins, cycles de reprise pondérale. Le dispositif produit ainsi une part des pathologies qu'il prétend prévenir.

La contagion et l'abjection

Christakis et Fowler (2007) ont popularisé, sur des bases méthodologiquement discutées, l'idée d'une diffusion de l'obésité par les réseaux sociaux, ce qui offre une justification pseudo-scientifique à la mise à distance. Sur un versant psychanalytique, le corps gros manifeste une frontière corporelle débordante et relève de l'abjection kristevienne. Il rappelle à chacun la précarité de la maîtrise de soi, ce qui prolonge la lecture bakhtinienne évoquée précédemment : la peur porte sur la possibilité, pour tout sujet, de devenir ce corps-là.

Une généalogie racialisée et genrée

Sabrina Strings (*Fearing the Black Body*, 2019) soutient que la valorisation de la minceur s'est constituée à l'époque moderne en lien avec l'idéologie raciale protestante et l'esclavage transatlantique, la corpulence étant associée à une sauvagerie des appétits. La minceur devient un marqueur de blancheur et de civilisation. Cette généalogie s'articule à l'assignation genrée : la corpulence féminine est sanctionnée avec une sévérité supérieure (Orbach, Chollet), le corps féminin étant tenu de se conformer à une économie du regard.

La dimension de classe

Chez Bourdieu, le goût et la discipline alimentaires sont des principes de distinction ; la prévalence plus élevée de l'obésité dans les classes populaires (Poulain) fait du stigmat un instrument de disqualification sociale euphémisé. Le témoignage de Gabrielle Deydier (*On ne naît pas grosse*, 2017) documente, en France, la discrimination à l'embauche et dans le soin, effets d'un stigmat structurel et non d'une simple attitude.

Le marché de la honte

L'industrie de la minceur (régimes, chirurgie bariatrique, pharmacologie récente) suppose la reproduction du stigmat : la dévalorisation du corps gros est la condition de la demande. Les *Fat Studies* (LeBesco, Solovay et Rothblum) analysent la corpulence non comme pathologie mais comme catégorie politique, à la façon dont les *disability studies* ont dénaturisé le handicap.